

Les fécondes perplexités d'Yvon Rivard

Pierre Vadeboncoeur

Numéro 10, automne 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (2006). Les fécondes perplexités d'Yvon Rivard. *Contre-jour*, (10), 219–230.

Les fécondes perplexités d'Yvon Rivard

Pierre Vadeboncoeur

Je ne sais trop comment réaliser cet article à propos d'une œuvre qui exigerait d'être traitée par une véritable étude. Elle est complexe, elle est abondante. Ce qui ne simplifie rien surtout, c'est que son mouvement n'indique pas une direction mais plutôt un retour incessant vers une pensée de fond qui est son véritable objet. Cette œuvre n'est pas animée par un mouvement centrifuge. Elle est multiple mais tend toujours à nouveau vers le fond des choses.

Pour analyser l'œuvre de Rivard, c'est de ce foyer qu'il faudrait rendre compte en décrivant principalement le fait que l'auteur y retourne constamment comme à une énigme qu'il n'aurait pas résolue. Là, il est au cœur de sa pensée et de la vôtre aussi.

Je devrai me contenter d'une petite promenade impressionniste dans cette œuvre, notant un détail ici, un élément là, au hasard et sans ordre. Il s'agira d'ailleurs du Rivard essayiste plutôt que du romancier.

La première image qui me vient, c'est celle de la forêt où Yvon Rivard fut élevé. « La forêt, le pur recommencement du monde », comme il dit. Image à appliquer à sa vie, à son œuvre, toujours replongée dans un univers qu'elle éclaire sans l'ordonner.

L'évocation de son enfance sylvestre est attachante. Le personnage n'a cessé de l'être aussi. Sa disponibilité est restée entière, comme autrefois dans la liberté et la nature. Elle explique peut-être une certaine versatilité chez lui. Il est depuis le début dans un esprit à la fois créateur et critique, n'obtenant guère ce qu'on appelle des certitudes.

Il ne serait pas facile de trouver dans tout cela une ligne simple. C'est que sa pensée a de la profusion. Elle est constamment en mouvement. Elle l'est ponctuellement et elle l'est aussi sur des décennies. Elle change ou plutôt elle aborde l'un après l'autre des territoires distincts où elle ne se fixe pas nécessairement mais tend au contraire à regagner son point d'origine. Cela fait une dialectique très particulière.

Cette pensée n'est pas posée une fois pour toutes. Elle a pu même être assez errante, malgré une force contraire qui la ramène vers son foyer.

Mobile, elle contraste à cet égard particulier avec les qualités humaines du personnage, si stables, si sympathiques, si sûres, un ami comme il y en a peu et un être profondément responsable.

Sa pensée se forme dans de longues expériences successives et à la faveur d'incessantes interrogations. Elle ne relève pas de questionnements abstraits, mais d'aspirations concentrées sur l'essentiel.

Yvon Rivard, autrement dit, a une histoire. Une histoire de vie et une histoire de pensée.

Je n'aborderai pas la première, sinon pour dire que, difficile comme elle fut, il a dû constamment l'affronter avec une générosité qui est grande aussi, et je dirais avec bonté. L'humanité dont il fait preuve donne la mesure de son caractère.

Sur ce sujet, je n'ajouterai rien, si ce n'est que cet aspect de l'homme donne aussi la mesure de sa pensée. La pensée d'un être n'est pas indépendante de la mesure de son âme.

Chez Rivard, elle offre l'image, non restreinte, d'une méditation se développant d'étape en étape, mais malgré tout cherchant toujours son centre et ne s'en émancipant pas.

Il y a des gens qu'on attend toujours là où ils ont choisi d'être, carrière, ligne unique de pensée, continuité rigide, progrès réels, progrès valables mais prévisibles. Yvon Rivard, par sa nature, est plutôt quelqu'un dont la pensée tendrait à se déplacer, de période en période, et de même sa recherche de vie. D'où peut-être, entre autres, son goût prononcé pour des littératures étrangères.

Relevons quelques-unes de ces étapes. Yvon connut d'abord un temps de « grand loisir », comme il l'appelle, bonheur d'une existence bien accordée à la nature. Il commence par décrire ainsi cette période : « Je suis né à la campagne et j'ai vécu en forêt jusqu'à l'adolescence, n'apprenant rien ni de l'une ni de l'autre si ce n'est une façon toute naturelle de n'être pas tout à fait au monde, dans le monde et encore moins dans l'histoire. »

Sportif, il a « grandi parmi les balles, les bâtons de toutes sortes, comme d'autres parmi les livres. [...] Des patinoires improvisées aux premiers courts de terre battue, un seul espace, un seul désir, celui du jeu ».

Il en arrivera à juger cet esprit de loisir, qui pouvait d'ailleurs tout aussi bien être celui de l'intellectuel et de l'artiste qu'il devint.

Pour un peu, je dirais qu'ici ma difficulté est d'avoir constamment affaire à ce qu'on n'ose trop nommer et qui est la profondeur.

Essayons de voir comment sa réflexion et sa conduite changent de cours. L'une et l'autre dépendent de ce qu'il croise chemin faisant et tout autant de ce qu'il cherche dans son esprit peu en repos.

J'appellerais volontiers son parcours une suite d'avatars, non point de hasards mais de conséquences.

Le voyage qu'il fait est essentiel. Il le poursuit, le reprend, le dirige autrement, ailleurs, sans cesse plus loin.

« Pourquoi étais-je toujours en situation de choisir et incapable de choisir ? » se demande-t-il.

Notons cette ambiguïté, si caractéristique de lui et qu'on retrouve dans ses orientations comme dans ses œuvres. Elle s'étend à maints personnages de ses romans. Elle est encore très présente dans le dernier, *Le siècle de Jeanne*.

Mais la difficulté de faire des choix, pour Yvon Rivard, s'accorde paradoxalement avec son aptitude à opérer, dans sa pensée, des virages de longue portée. A cette échelle, il n'y a pas contradiction mais plutôt effet conjugué d'une indétermination native et d'une orientation à long terme épousant l'une des pentes d'abord esquissées dans l'hésitation.

J'ai mentionné d'abord l'état de « grand loisir » précédant une suite qui ne serait pas sous ce signe-là. Véritables avènements, des épisodes importants se sont plus tard produits en effet. En voici quelques-uns.

Dans sa pensée, ils se présentent comme des écarts, voire des ruptures, mais en même temps comme une recherche continuée.

Soulignons certaines périodes de son parcours. L'abandon des certitudes religieuses de l'enfant et de l'adolescent. Plus tard, pendant un certain temps, un attrait pour la pensée philosophique de l'Inde et un séjour là-bas. Une prédilection pour la littérature de langue allemande (Rilke, Handke, Broch) ou anglaise (Virginia Woolf), pour ainsi dire substituée à la littérature française. Enfin une critique de la culture et de la littérature considérées comme virtuellement étrangères au souci pour l'humanité.

L'évolution qu'Yvon Rivard connaît dans ce dernier cas est la plus récente, semble-t-il. L'auteur en rend compte dans un essai intitulé « Une idée simple ». Qu'est-ce que cette idée simple ? L'obligation d'assistance à autrui.

« Si l'écrivain a le pouvoir d'affirmer les valeurs de justice et de liberté, c'est qu'il est, de tous, celui qui s'est le plus éloigné du monde, des autres et aussi de ces exigences de justice et de liberté. »

Ce nouvel avatar, je le tiens pour un virage important et qui, par sa nature même, engage plus que d'autres. J'ai l'impression que, dans cette conscience nouvelle, l'espèce de flottement qu'on observe dans l'histoire

d'Yvon Rivard pourrait, sous ce rapport en tout cas, cesser enfin. De toute façon, au milieu de ses perplexités, quelque chose doit être remarqué chez lui : c'est sa volonté et sa conscience morale.

Dans cet essai, Yvon Rivard dit des choses très fortes et donc décisives : « Je commence lentement, très lentement, depuis quelques années [...] à mesurer la futilité de ma propre culture et c'est sans doute pourquoi le mot d'Oscar Wilde dans *De Profundis* me traverse comme une épée : La pire faute, c'est d'être superficiel. »

Il ajoute ceci : « La superficialité, c'est [...] d'oublier que la pensée même lorsqu'elle croit jouir de l'immunité intellectuelle est responsable du réel. » Et ce qui suit : « Toute tentative de vouloir dissocier un homme de ses actes est une entreprise d'aveuglement au service de la lâcheté. » Enfin : « Je ne m'intéresserai désormais qu'aux œuvres qui ont fait vœu de pauvreté. »

On ne peut être plus clair, plus péremptoire. Ce récent tournant dans la pensée d'Yvon Rivard m'apparaît comme une découverte sur laquelle il ne pourrait revenir, ou comme une fixation qui échapperait désormais au changement.

Yvon Rivard est un penseur. Il est moins connu comme essayiste que comme romancier. Pourtant, l'essai se trouve partout dans son œuvre, même dans les romans, où, aspect singulier, il rivalise parfois avec le récit et impose ainsi dans l'œuvre une présence quelquefois un peu indiscreète. Mais généralement il montre simplement chez cet auteur, explicitement, une pensée de fond du même poids dans sa vie que dans celle de ses personnages.

Une telle charge de pensée n'est peut-être pas très commune dans notre littérature, dans les œuvres romanesques. Chez lui, elle accompagne de près l'événement et sa narration, et même elle s'en distingue. Elle occupe une place substantielle dans l'histoire racontée et confère au roman un poids marqué par la gravité propre de la pensée.

Dans de tels romans, l'essai est parfois constitutif de la structure. Ça et là, il peut arriver qu'il concurrence la matière du roman et alors il expose l'œuvre à un danger.

Yvon Rivard est l'un et l'autre, philosophe et artiste. Entre les deux, la partie est incertaine, car, même là, la versatilité de l'auteur produit ses effets, tendant soit vers la réflexion, soit vers la fiction.

Je n'arrive pas à démêler clairement cette problématique. Il demeure que cet homme est quelqu'un d'entier et ce n'est pas un hasard si littérature et méditation se trouvent à représenter ensemble, en lui, une seule conscience, globale, l'une des plus exigeantes de notre littérature, serais-je tenté de dire.

Il faut le lire avec une attention soutenue, elle-même exigeante. Yvon Rivard, jamais superficiel, est en état de recherche, tourné sans cesse vers le dedans. Cet écrivain ne vous sera pas donné gratuitement. Je m'en rends compte davantage en écrivant cet article. Il peut être utile d'en avertir le lecteur. Cela peut lui donner déjà une perspective nécessaire pour la lecture de cet auteur.

Il faut attendre celui-ci, le laisser venir avec tout son chargement, le laisser prendre place avec ses pensées, avec ses personnages. Parfois, du reste, il avertit de la gravité de ce dont il traite, comme dans ce texte à propos de Gaston Miron, qui « a su très tôt que la tâche de la poésie n'était pas la beauté mais la connaissance ».

Je vois de plus en plus l'œuvre d'Yvon Rivard comme un lent déploiement de conscience. On y accède comme un artiste, sur des signes, par l'attention, par l'intuition, par une connaissance tantôt directe, tantôt indirecte, par l'entremise des personnages, par le discours propre de l'auteur, sans rien presser. Il se trouve pour son compte dans la même position d'attente que nous.

Cet écrivain n'est pas un entrepreneur littéraire, mais un homme qui porte en lui un long et incertain destin spirituel. Il est aussi patient que notre humanité. Son œuvre est une recherche. Une recherche de sens et une quête de destinée.

Ses livres ne sont pas simplement des œuvres. De fait, Yvon Rivard, à travers ses expériences, à travers sa littérature, progresse lui-même.

Son œuvre n'est pas seule en cause. Lui-même l'est aussi, avec la signification de toutes choses.

Cette œuvre fait d'abord partie de ce qui se distingue de celle-ci, la précède, l'excède.

Elle est une pensée ; le principal y est cette pensée. Aspiration, le principal dans cette œuvre est cette aspiration. Et ainsi de suite pour l'espérance, l'appel, la contemplation. Le principal y est tout cela, bref ce qui outrepassé, par en haut et par réalité, ce qu'on appelle une vie littéraire. Ne pas confondre.

« La limite qu'il croyait avoir franchie, il lui faudrait encore la franchir », écrit-il au sujet de Miron. Cette phrase peut s'appliquer à Rivard lui-même.

« Comme toujours, lorsque je suis perdu, je demande à la littérature un chemin. » Mais c'est ce qu'il demande aussi à sa propre œuvre, celle-ci lui frayant un chemin à mesure, difficilement, avec des avancées, avec des retours, qui sont comme des approfondissements, pour une destination non pas déterminée mais à découvrir.

Ce cheminement n'est pas linéaire, c'est un cheminement d'artiste. « Celui qui vise ne touchera pas la cible s'il est encore troublé par l'intention », dit-il, et ceci encore : « Le talent est le pire obstacle, il faut passer du je au il », exprimant ainsi la loi d'impersonnalité gouvernant l'acte de création. Mais cela vaut aussi pour quelqu'un qui, dans la méditation, cherche, sur des années, le sens de sa propre existence.

Cette quête, qu'on s'en avise, n'est pas ordinaire. Peu d'écrivains la vivent et tendent à remonter de la sorte en eux-mêmes.

La quête dont il s'agit est aléatoire. On n'en voit pas le bout. Il n'y a pas de but proprement dit dans cette recherche : Yvon Rivard, en particulier, avec les contradictions qui sont assez dans son caractère, avance, je l'ai dit, dans le sens de la profondeur plutôt que dans celui d'une direction. Il le reconnaît : « Moi qui croyais naïvement qu'en vieillissant ma voix s'affermirait, je constate qu'il n'en est rien. J'écoute en moi, autour de moi, combattre les vérités et, faute de pouvoir prendre parti, je me tais. »

S'interrogeant ainsi, partagé entre les partis qu'il envisage successivement, il n'est pas étonnant qu'il pratique l'essai, passant d'idées qu'il met à l'épreuve à des conceptions qui l'interrogent encore.

Yvon Rivard cherche vraiment des réponses. Mais partir de l'intériorité, y séjourner, y retourner, cela n'entraîne pas de soi des conclusions. Plutôt, l'auteur revient par gravitation dans ce foyer, où tout est concentré. Étudier Rivard, c'est être retenu de la même façon au cœur de sa conscience, dont il ne se dégage pas, ce qui peut-être explique certaines choses : ses recommencements, son questionnement récurrent, son incertitude, et par conséquent sa propension à pratiquer l'essai, qui est une forme convenant à tout cela. Il cherche à voir clair, donc il raisonne.

Il médite beaucoup sur le temps, la mort, la solitude des êtres. Il revient sans cesse au cœur de ses méditations. C'est là qu'est son secret. Il passe ses années à vivre ainsi. Pour le saisir, je crois qu'il faut l'accompagner sans condition, se laisser conduire, ne pas essayer de résumer, comprendre que Rivard, c'est une expérience de vie et de pensée, et y consentir en quelque sorte passivement, comme lui.

Je pense qu'il lit dans le même esprit que celui dans lequel il écrit. Il vit ce qu'il lit et le médite. Il s'incorpore à demeure ses auteurs. On a l'impression qu'il ne les quittera jamais. Les écrivains qu'il adopte une fois pour toutes sont fondus dans sa conscience : par exemple Virginia Woolf, Rilke, Handke, et aussi par exemple Guy Lafond, qu'il commente dans un essai.

À propos de Lafond, Rivard, pour le caractériser, écrit ces mots : « Qu'un poète renonce au chant et fouille le silence qui l'enchâsse. »

« Je disparaissais dans la lucidité », écrit Lafond, dans le même esprit.

Disparaître. Ici je vais ouvrir une petite discussion. Leitmotiv que ce mot. Saint-Denys Garneau, lui particulièrement, *disparaissait*, et l'on peut suivre cette fatalité dans sa poésie, dans sa pensée, puis dans son isolement morbide et son silence, et enfin dans sa mort survenue à l'âge de 31 ans.

« J'aurais besoin qu'on me laisse mourir », écrit Garneau. « Je m'en vais, je m'en vais et je me vois partir. »

Yvon Rivard parle de « son droit à la mort ».

Il prend le contre-pied du point de vue de Le Moyne, comme si chercher à guérir Garneau eût été contraire à une valeur, sa poésie. Ce n'est voir là qu'une partie de la réalité. La vie de Garneau est un naufrage.

Son histoire est celle de sa disparition, ce qui inclut, soit dit en passant, celle de sa poésie, restée limitée tout de même à l'œuvre qu'il a réalisée dans la condition extrême où il se trouvait et, il faut le dire, grâce d'un certaine manière à son état.

Une telle condition eut des effets certes particuliers sur cette œuvre : accents inconnus, improbables, extrêmes eux également. Ce n'est pas rien. Je reconnais cela, mais il y a autre chose. Il y a la maladie. Il y a la destruction d'un art et la fin abrupte d'un grand destin.

Garneau tombait dans une spiritualité dont on meurt, mauvaise, malsaine. Qu'est-ce que le droit à la mort dont il est question dans le cas ? Personne n'a pu, hélas, empêcher Garneau de décliner, d'aller vers la mort, ni, disons-le, de mourir à la poésie. Cinq ans de silence d'abord, puis c'est tout. Il y a certes lieu d'accuser la société de ce temps-là.

Considérer que l'œuvre se réalisait à partir du tragique, voire à la faveur du tragique, est une chose. En remercier la mort qui y mettait fin en est une autre.

Je crois qu'Yvon Rivard force le trait ici, et plus d'une fois. « Si le mauvais pauvre — Garneau — ruine l'amour en n'en retenant rien [...] c'est qu'il veut tout posséder ».

Mais non ! Il était un malade et il en mourait à petit feu. Il ne veut pas tout posséder. Il voudrait posséder quelque chose. Il en est incapable.

J'ai une clef. Je la possède en propre. Elle tourne l'analyse vers la réalité, une réalité non flattée. Je sais ce que c'est que cette réalité. Je l'ai vécue jadis.

Je suis passé moi-même par semblable névrose dès là fin de l'adolescence et sur plusieurs années. La même exactement, moins

l'orientation mystique. Un épisode tout aussi difficile, certainement. « J'assiste à la dissolution de ma personnalité », disais-je alors à un ami. Cela ressemble fort au cas de Garneau. Mais j'ai eu la chance de m'en sortir, ne disposant pas d'un faux recours à une spiritualité elle-même névrotique.

Dans la situation où je me trouvais, j'ai écrit un essai sur la joie. Je n'en éprouvais guère, justement. Je commençais à écrire en prose. Je n'étais pas un poète. On pourrait dire, comme à propos de Garneau, que, grâce à mon état, j'ai pu exprimer quelque chose sur la joie, quelque chose d'assez rare et dont je n'aurais même pas eu l'idée n'eût été de ma condition. Mais tout de même il faut faire attention : les gloses sur les avantages de la mort lente ont leurs limites.

Le Moyne ne pouvait idéaliser ce naufrage. Il voyait sombrer Garneau, lequel était déjà réduit au silence et à une douleur désormais inutile.

« Je préfère avoir tout perdu », dit Garneau, cité par Rivard. C'est tout simplement la parole d'un homme exténué.

Fin de la petite discussion. Mais en voici une autre, cette fois pour m'amuser.

Il s'agit de certaines références symboliques pour lesquelles je n'ai pas d'affinités. Prenez ce minuscule exemple tiré de Rilke, ou cet autre, de Danilo Kiš, dont parle Yvon Rivard dans un essai. Ces sources ne sont pas françaises. Il s'agit ici de petits détails de rien, quelques mots. Mes remarques sont un peu malicieuses mais ne tirent pas à conséquence.

Rilke écrit : « Nous sommes les abeilles de l'Invisible. Nous butinons éperdument le miel du visible pour l'accumuler dans la grande ruche de l'Invisible [...]. Notre tâche est d'imprégner cette terre promise et périssable si profondément de notre esprit, avec tant de passion et de patience, que son essence ressuscite en nous invisible. »

Butiner du visible pour l'accumuler dans une ruche d'invisible ? Imprégner une terre d'esprit ? Une terre dont l'essence ressuscite ?... Ce charabia heurte en moi le sens de la clarté française.

Quant à la méditation de Kiš sur la mort et sur le salut, pensée poétique au demeurant, elle me semble assez vaine. Dans ma culture, il n'y a pas de place pour un salut qui, s'il existe, ne serait pas réel.

Fin de la deuxième discussion.

J'ai supposé qu'un certain principe d'ambiguïté dans l'expérience et l'œuvre de Rivard était à l'origine de sa propension pour l'essai, présente jusque dans son œuvre romanesque. C'est l'attitude du chercheur, partagé entre des hypothèses, égales par définition. Yvon Rivard est intimement divisé, partagé aussi, je crois, ou plutôt en état d'expectative par le sens pénétrant qu'il a des êtres et par une sensibilité ouverte aux réalités de l'âme. Ici, c'est le romancier qui prévaut et aussi l'homme sincèrement porté à la commisération.

Je me suis beaucoup penché sur son dernier roman, *Le siècle de Jeanne*, que j'ai lu en manuscrit, publié chez Boréal.

Nous retrouvons là les mêmes particularités qu'en d'autres de ses œuvres. Caractère éprouvant du vécu, ambiguïté des situations et aussi des personnages, non-résolution de l'intrigue, interrogation existentielle, absence de conclusion, destins perdus. Plutôt qu'un épilogue, un *fading out* de ces personnages irrésolus. En marge de cette confusion, une petite enfant, Jeanne, qui est la clarté même, n'est pas atteinte par ce qui l'entoure.

J'ai tenté de préciser quelque chose qui serait au principe de l'œuvre et régirait tant le fond que la forme de ce roman, aussi bien que le destin des personnages et la recherche personnelle d'Yvon Rivard dans sa vie et sa pensée. C'était ambitieux, mais je soupçonnais qu'il y avait quelque chose de commun à tout cela. Une nuit, j'y réfléchissais quand soudain, curieusement, une idée surgit qui me parut tout éclairer. Je venais de mettre le doigt sur une explication, je crois : un principe de séparation, selon l'expression qui m'est venue spontanément, se manifeste généralement dans cette œuvre, chez les personnages, dans les situations, dans le dénouement.

Séparation d'avec la vie chez la plupart des personnages, l'un d'eux suicidaire, d'autres vivant dans la désolation.

Séparation d'avec l'amour, ruiné chez les uns, mais considéré par ailleurs comme pure contemplation de la beauté, la beauté de l'enfance et d'une enfant.

Séparation d'avec le temps : aucune existence ne s'accomplit là, qui serait soutenue par le temps dans quelque vie remplie et conséquente.

Séparation des personnages entre eux, prisonniers de leurs expériences malheureuses respectives.

Séparation dans l'œuvre littéraire elle-même, celle-ci tendant vers le récit, mais, d'autre part, vers un discours philosophique, autrement dit vers l'essai, ce qui boucle ici le sujet de mon article.

Mais terminons sur autre chose.

« La beauté [peut] retarder la mort en piégeant le temps dans des formes. » Je cite cette phrase comme un exemple du regard qu'Yvon Rivard porte sur le monde, au-delà de toutes les séparations et en dépit de celles-ci. En voici un autre : « Au fond du cœur le temps est réversible. »

Je termine mon article sur ces deux belles phrases, laissées comme en suspens, si pleines de signification. Ce sont comme des images de l'œuvre générale d'un écrivain philosophe, qui reste ouverte aussi, non pas seulement parce qu'elle est loin d'être terminée mais parce que son caractère est de ne pas se refermer sur ce qu'elle ouvre.

Cette particularité tient de l'esprit protestant, peut-être de l'esprit allemand et, quoi qu'il en soit, non du catholicisme. Les variations des Églises protestantes. Les variations d'André Gide. Il me semble que cela est assez parent de l'esprit d'Yvon Rivard. D'où peut-être son goût pour des littératures non françaises. Mais j'ai conscience sur ce plan de m'avancer beaucoup.

Des commentaires comme ceux-là, ouverts, peu concluants, ajoutent, à l'inconnu qui est partout chez notre auteur, un inconnu du même genre, marqué du signe de l'attente.